Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 2 (1894)
Heft: 4

Artikel: Une querelle littéraire dans la Suisse romande au XVIIIe siècle
Autor: Renard, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-4339

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

2me année. N° 4. Avril 1894.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

UNE QUERELLE LITTÉRAIRE DANS LA SUISSE ROMANDE AU XVIIIe SIÈCLE

Conférence faite à Lausanne au profit du fonds universitaire.

Mesdames, Messieurs,

Il faut que les infiniment petits soient à la mode, comme ils le sont par ce temps de microbes et d'analyses microscopiques, pour que j'ose apporter devant vous un sujet tel que celui dont je dois vous entretenir aujourd'hui. De quoi vais-je vous parler, en effet ? De rien... ou de presque rien ; d'un mince épisode profondément oublié et qui n'a d'autre mérite que de vous représenter au vif, sous une de leurs faces peu connue, les mœurs de vos ancêtres au siècle dernier. Au moment où se fonde une *Revue historique vaudoise*, vous me pardonnerez peut-être d'avoir ramassé cette miette d'histoire locale.

En l'année 1737 paraissait en Hollande un ouvrage intitulé *Lettres juives*, parce que plusieurs Juifs voyageant en Europe y sont supposés s'écrire leurs impressions dans leur course vagabonde de ville en ville. Or la 68e lettre était consacrée à Genève, la 72e à Lausanne. C'est cette dernière qui allait

allumer ici même une guerre de plume destinée à durer plusieurs années.

Je n'ai pas à vous présenter la Lausanne de ce temps-là : ce serait comme si je voulais présenter à l'un de vous sa grand'mère. Je vous rappellerai seulement en passant qu'alors, quinze ans après la mort de Davel, c'était une bonne petite ville, très calme et très docile ; elle n'avait pas même un seul journal ; son Académie était aussi une bonne personne, qui prenait à tâche, comme les honnêtes filles, de ne point faire parler d'elle et qui se définissait elle-même « corps enseignant et non imprimant » ; les magistrats rivalisaient avec elle de sagesse et ils craignaient que la création d'une Université, dont on parlait déjà, n'amenât trop de bruit, de jeunesse, de mouvement, dans les rues de la paisible cité.

Je dois en revanche vous présenter le singulier personnage qui allait troubler cette tranquillité digne du château de la Belle au Bois dormant. Le marquis d'Argens, auteur des *Lettres Juives*, était l'aîné d'une vieille famille noble de Provence. Comme son père était procureur-général au Parlement d'Aix, il était naturellement destiné à prendre la robe : à vingt ans, pour peu qu'on fût fils de magistrat, on avait alors, en France, le droit de décider de la vie et des biens de ses concitoyens. C'était une perspective tentante : mais le jeune homme avait l'humeur aventureuse ; il aimait mieux entrer au régiment. On était en paix et, à une époque où la guerre demandait plus de bravoure que de science, les officiers en garnison n'étudiaient guère que la tactique amoureuse ; à cette école le novice se transforma vite en petit

maître et fut bientôt préparé aux victoires galantes. Il débuta par un coup d'éclat. Il s'éprit d'une comédienne qui se nommait Silvie. La jeune actrice était sage, paraît-il (ce qui se voit quelquefois) : c'était une débutante ; elle se disait de plus fille de qualité et sortie depuis peu du couvent. L'amoureux avait la tête chaude ; il résolut de l'épouser et le voilà qui, pour mettre son projet à exécution, franchit les Pyrénées avec sa belle. Mais à Barcelone il est reconnu, trahi, arrêté, séparé de son amante. Silvie, moyennant douze mille livres que lui offre la famille du marquis, renonce à l'honneur de devenir sa femme. Quant à lui, abandonné, il essaie d'abord de se tuer en avalant du verre pilé ; puis, réconcilié avec la vie par l'espoir de retrouver un jour celle qu'il aime, il repasse la frontière. Les familles possédaient en ce bon vieux temps un moyen infiniment commode pour mettre les jeunes gens à la raison : c'étaient les lettres de cachet. On était enfermé sans bruit et sans recours possible. D'Argens n'est pas plus tôt en France qu'il est mis en prison, lieu propice à la méditation ; il y apprit tout à coup que l'infidèle Silvie venait de se marier en Espagne ; cela valait mieux que toutes les leçons du monde ; les verroux devenaient inutiles et, rendu à la liberté, le marquis, afin de faire oublier son équipée, partait pour Constantinople avec l'ambassadeur de France.

Etait-il corrigé ? Je crains que non. A l'en croire (mais il est du Midi), il risque, en passant par Alger, d'être forcé, pour deux beaux yeux, de choisir entre deux extrémités pénibles, le pal ou la religion mahométane. A Constantinople, il veut assister, parce que c'est défendu, aux cérémonies du culte

dans la grande mosquée de Sainte-Sophie ; il s'y fait introduire par un Turc gagné à prix d'or, se cache avec lui dans une tribune et là, par surcroît de témérité, pour narguer les enfants du prophète, il se met à boire du vin et à manger du jambon ; il contraint même le pauvre Turc, qui n'en peut mais et qui passe par des transes horribles, à prendre part à cette profanation savoureuse.

A son retour en France, il faut enfin entrer dans la vie sérieuse. Il faut endosser la robe, se faire recevoir avocat. On serait tenté de se demander où il a acquis les connaissances nécessaires ! Question naïve ! — Avec deux cent mille écus et quatre mots latins, dit-il lui-même, l'homme le plus ignorant de France et de Navarre peut passer sa licence en droit. — Et voulez-vous savoir quels étaient ces quatre mots magiques? Les voici : Quand on était convaincu d'ignorance et bien apparenté (cela s'entend) la Faculté vous admettait *sub spe futuri studii* ; ce qui veut dire, mesdames, *dans l'espérance que l'on travaillerait plus tard.* Le savoir à venir tenait lieu du savoir qu'on aurait dû posséder. Je tiens à dire pour messieurs les étudiants que les Facultés de nos jours n'ont plus cette confiance superbe dans le travail futur des candidats.

Ainsi ou autrement, le marquis obtient le grade dont il a besoin et il est bientôt substitut du Procureur-général, c'est-à-dire de son propre père ; les choses se passaient en famille, à la cour d'Aix : vous l'avez peut-être déjà remarqué. Les débuts du jeune magistrat ne manquèrent pas d'éclat. La première cause sérieuse où il eut à remplir son office le mit dans une situation délicate : elle lui fit sentir la différence profonde qui sépare souvent la

loi positive du droit idéal. Un jeune Provençal avait embrassé la Réforme à Lausanne et épousé une jeune fille du Pays de Vaud. De retour en France, il abjura et prétendit renoncer du même coup à la religion protestante et à sa femme. Celle-ci réclama. Le marquis, forcé de requérir l'application des ordonnances royales, concilia autant que faire se put ses devoirs de magistrat et ses sentiments d'honnête homme. Il ne pouvait faire autrement que de déclarer le mariage nul ; mais il le fit de telle sorte que les juges condamnèrent du moins le mari démarié à de forts dommages et intérêts.

Au lendemain de ce premier succès, le marquis est pris d'une crise de travail. Il étudie pêle-mêle la peinture, la philosophie, la musique, la géométrie. Ce bel accès de zèle dure dix-huit mois. Il devient un homme sérieux, à preuve qu'il est décidé à n'épouser qu'une centaine de mille livres, ornées, si possible, d'un titre... Arrière les chaumières en Espagne ! Il est guéri de toute velléité romanesque et idyllique. J'oserai même dire qu'il en est vraiment trop guéri : car il va jusqu'à regretter une jeune fille qui a failli lui apporter en dot cent mille écus, avec une bosse devant et une bosse derrière.

Il se console abondamment de ce mariage manqué. Dans un voyage qu'il fait à Rome, il visite les musées, les ruines ; mais les vivants font bientôt tort aux morts. Le marquis ne tarde pas à pouvoir ajouter une Romaine sur la liste de ses conquêtes. Seulement, comme la constance humaine, et la sienne en particulier, a des limites, il est sur le point de convoler en secondes noces, provisoires comme les premières, quand, une nuit, il est attaqué sur une promenade déserte par deux hommes

armés de poignards. Il dégaîne et, pour plus de sûreté, crie à l'aide. On accourt, et l'on reconnaît que les deux assaillants sont deux femmes déguisées. L'une est l'amante dédaignée ; l'autre une de ses amies ; toutes deux ont pour devise *Fidélité ou la mort*. D'Argens, effrayé d'être trop aimé, ne tient pas à renouveler connaissance avec la demoiselle au poignard ; il part en secret deux jours plus tard et il avoue avec une franchise comique qu'il ne fut pas tranquille avant d'avoir perdu de vue le dôme de St-Pierre.

S'il faut l'en croire (mais je vous ai déjà dit que ce Provençal ressemble terriblement à un Gascon ; Aix d'ailleurs n'est pas loin de Tarascon), il courut des dangers d'autre nature dans la ville éternelle. Il n'aurait pas montré tout le respect désirable pour un miracle qui remontait au XVIe siècle. En ce temps-là, St-Jacques était, paraît-il, fâché des honneurs qu'on rendait à St-Pierre et il lui enviait surtout la belle basilique qu'on lui bâtissait. Un jour passaient devant sa modeste chapelle deux colonnes de marbre portées par deux chariots et destinées au temple de son confrère et rival. Mais voici que les chevaux s'arrêtent court. Injures, coups de fouet, tout est inutile ; on attelle quatre, dix, vingt, cent chevaux. Rien ne bouge. On comprit alors que St-Jacques voulait garder pour lui ces colonnes qui faisaient honte à la misère de l'édicule où il était logé. On lui laissa ce qu'il avait ainsi conquis de haute lutte ; la chapelle devint une grande église et le saint fut surnommé dès lors *scossa cavalli (arrête chevaux)*.

Or, le marquis ayant osé plaisanter sur ce grave sujet, des prêtres, des Suisses de la garde du St-Père

avaient fort mal pris ce badinage. Il fut sauvé par un ami puissant, et l'infidèle (il méritait doublement ce nom) fut tout heurenx d'échapper sain et sauf aux vengeances des Romains et des Romaines.

Tel qu'il nous apparaît dans cette existence aventureuse, le marquis est un aimable débauché, qui possède un fond de tendresse agréablement varié d'inconstance, qui sait un peu de tout, « à la française », comme disait Montaigne, et qui traite la religion avec un sans-façon tout à fait Régence. Il a rencontré, il faut l'avouer, soit dans son pays, soit dans ses voyages, bien des spectacles qui n'étaient pas de nature à faire de lui un croyant. En Provence, il a pu voir une grande coupe qui avait presque un pied de haut et qui portait deux inscriptions étranges. Celle-ci d'abord : *Qui bien boira, Dieu verra.* Puis cette autre : *Qui boira de toute son haleine, Verra Dieu et la Madeleine.* Et, en effet, qui vidait à demi la coupe voyait apparaître la figure de Jésus à moitié chemin ; qui la vidait jusqu'au fond y découvrait l'image de Marie-Madeleine, patronne du pays. Le marquis put aussi assister maintes et maintes fois à une espèce de mascarade religieuse qui, chaque année, le jour de la Féte-Dieu, promenait dans les rues d'Aix un cortège digne du carnaval ; dieux et déesses, saints et saintes, y figuraient côte à côte ; non loin des apôtres et du Christ une escouade de Cupidons, sous les ordres du prince d'Amour, décochaient des flèches enjolivées de devises et de rubans que les demoiselles recevaient dans leurs tabliers ; Vénus et Bacchus y marchaient près de Moïse, portant les tables de la loi ; Salomon y dansait devant les formes rebondies d'un gros homme représentant la reine de Saba ; puis, der-

rière une troupe d'anges et de démons, qui se battaient à coups de fourches et de pétards, s'avançait solennellement sous un dais magnifique l'archevêque, suivi du Parlement, des corporations, des nobles et des bourgeois les plus notables. On pouvait rêver quelque chose de plus édifiant que ces bacchanales chrétiennes.

En courant le monde, le marquis avait vu encore bien d'autres choses : en Orient, un ermite qui desservait à la fois une église et une mosquée ; en Espagne, au théâtre, des spectateurs qui, entendant sonner l'angelus, s'étaient jetés à genoux et avaient marmotté une prière entre deux éclats de rire. Enfin il avait vu Rome, qui inspire l'incrédulité, quand elle ne suggère pas la foi, et en revenant d'Italie, surpris sur mer par un orage, pendant que ses compagnons invoquaient tous les saints et toutes les vierges, il lisait, nous dit-il, un livre qui n'était pas précisément un livre de piété ; c'étaient les *Pensées diverses* de Bayle, le savant réformé, vrai professeur de scepticisme. Bref, d'Argens était merveilleusement préparé à être le champion de la libre pensée, le lieutenant de Voltaire.

Cependant, il avait tout à fait jeté la robe aux orties. Devenu capitaine au régiment du duc de Richelieu, il prenait part au siège de Philippsbourg, quand un accident interrompit brusquement sa carrière militaire. Il fut renversé sous son cheval et en resta blessé pour la vie. Son père lui intima l'ordre de revenir en Provence : mais il apercevait de loin la robe fatale dont il avait horreur. Il se décide à un nouveau coup de tête, quitte la France, passe en Hollande et s'improvise homme de lettres.

La Hollande, au moment où d'Argens y arrivait,

était un petit pays de grand exemple et de grande influence. Il était, pour le reste de l'Europe, une école de liberté politique et religieuse. Il était le grand chemin par lequel la philosophie anglaise envahissait le continent. Il était le refuge préféré des protestants français ; il était aussi l'asile des bannis de fraîche date, aventuriers de la littérature, francs-tireurs du parti philosophique, qui préféraient l'exil à la Bastille et publiaient quantité de brochures, de pamphlets, de journaux, de dictionnaires, dont le principal mérite était parfois d'être interdits en France. C'était le temps où les éditeurs, espérant comme toujours reproduire à leur profit le dernier grand succès de librairie, disaient aux gens de lettres : *Faites-nous donc des Lettres Persanes.* C'était plus facile à dire qu'à faire ; Montesquieu avait gardé la recette. Pourtant les auteurs essayaient ; ils se transformaient à qui mieux mieux en Turcs, en Arabes, en Malabares, en Iroquois, en Péruviens, pour dire ses vérités à la société européenne. Le marquis d'Argens, lui, se fit Juif ; deux fois par semaine, le lundi et le samedi, il publia à La Haye des lettres qu'étaient censés s'écrire d'honnêtes Israëlites nommés Isaac Onis, Aaron Monceca, Jacob Brito, etc. Ce furent les *Lettres Juives.* Elles parurent durant des mois et des mois. Comme elles roulaient sur tout sujet, elles pouvaient durer toute une éternité. — « Vous en ferez, je crois, trente volumes », disait Voltaire. Le marquis eut la magnanimité de se borner à sept.

Mesdames et Messieurs, vous admirez la patience du public et moi j'admire la vôtre. Je vous ai promis de vous parler de choses vaudoises ; vous ne

les avez pas encore vues poindre et vous ne réclamez pas. J'y arrive.

Les rapports entre la Suisse française et la Hollande, toutes deux pays de refuge, étaient alors des plus étroits. Les livres circulaient de l'une à l'autre avec rapidité. C'est ainsi qu'en 1738, à Lausanne même, chez Bousquet & Ce, paraissait une édition des *Lettres Juives*. Le *Journal Helvétique*, publié à Neuchâtel, le seul journal littéraire qui parût en ce temps-là dans la Suisse romande, insérait aussitôt un éloge de l'ouvrage, et de fait le marquis avait flétri énergiquement l'inique et désastreuse Révocation de l'Edit de Nantes. Aussi le félicitait-on d'avoir su « se défaire des préjugés de religion, qui sont plus forts dans sa province que dans aucune autre de la France. » Les petits reproches qu'on lui adressait n'étaient que le grain de poivre nécessaire pour relever la fadeur des louanges.

Mais le marquis avait eu l'imprudence de consacrer deux lettres, l'une à Genève, l'autre à Lausanne, où il n'était jamais venu. Il avait parlé, d'après ouï-dire, de mœurs qu'il connaissait mal et il avait hasardé certaines critiques mêlées à bon nombre d'éloges. Avez-vous remarqué que nous tous, tant que nous sommes, nous protestons rarement contre les éloges qu'on nous décerne, ce qui ne nous empêche pas de crier au meurtre à la première piqûre qui nous effleure ? Le marquis allait apprendre à ses dépens dans quel guêpier il venait de mettre la main.

La lettre sur Genève passa presque sans encombre en Suisse. Les Genevois n'y étaient pas trop mal traités : l'auteur leur reconnaissait des mœurs pures, polies, frugales. On ne trouva que peu à

redire : il avait parlé peu exactement des fortifications de la ville ; il avait négligé de mentionner plusieurs de ses branches de commerce ; il avait accusé les habitants d'affecter la gravité. C'étaient en somme des péchés véniels : la grosse querelle que suscita cette lettre fut toute théologique et ne se déchaîna qu'en Allemagne. Le marquis avait soutenu cette proposition que toutes les religions n'en forment au fond qu'une seule, puisqu'elles adorent le même Dieu sous des rites divers, et il avait écrit ce passage qui fut alors célèbre : car en pays catholique il fit condamner au feu les *Lettres Juives* : « Je suis tenté de regarder le ciel comme un palais superbe, où l'on entre par quatre portes qui regardent les quatre côtés différents du monde.» Cela revenait à dire : Tous les chemins mènent sinon à Rome, du moins en paradis. Cette opinion, dont je ne garantis pas l'orthodoxie, ne plut pas à certains docteurs et professeurs allemands : ce fut le prétexte d'une grande entremangerie, comme disait Bayle. On se traita mutuellement d'hérétique, d'âne, de bélître, d'être hargneux et stupide, en latin et en français. Les disputes théologiques étaient encore assez vives en ce temps là ; nous avons fait depuis lors des progrès considérables : nous réservons nos injures pour les discussions politiques et nous ne les disons plus en latin.

C'était peu de chose auprès du bruit qu'allait faire la lettre sur Lausanne. L'auteur l'appelait une jolie ville : ce n'est pas de cela qu'on se plaignit. Il ajoutait qu'on y vivait à la française, plus que dans les autres villes suisses et il rendait hommage aux qualités militaires des Vaudois. Ce n'est pas encore cela qui fit crier. Mais attendez ! Il avait touché

trois points délicats : d'abord la question politique. Il avait appelé Lausanne : la capitale du Pays de Vaud ! C'était de quoi encourager de périlleux désirs d'indépendance ; d'autant que le marquis s'était exprimé assez vivement sur le compte des baillis bernois :

« Je te dirai pourtant que cette liberté, dont les Suisses font tant de bruit, ne regarde que les gens d'un certain rang ; car le peuple est plus soumis ici que dans aucun autre Etat. Chaque baillif dans ce pays est un petit souverain qui, pendant tout le temps que dure son emploi, songe à profiter des avantages qu'il lui donne. Aussi le peuple gémit-il souvent du gouvernement de quelques baillifs, et il les aime aussi peu qu'il a peu lieu de s'en louer.»

J'imagine que les juges de Davel n'étaient pas trop contents de ce passage.

Puis l'auteur avait parlé de la Suisse en général, et, pareil à beaucoup de Français qui se représentent encore un Suisse comme nécessairement occupé à traire sa vache, il avait dit :

« Ils se nourrissent à peu de frais, leur principale nourriture étant du lait et du fromage. »

Le malheur est qu'après avoir prêté aux Suisses cette frugalité presque spartiate, le marquis ajoutait :

« Tant de vertus sont obscurcies par un défaut considérable ; ils sont ivrognes au souverain degré. Ils passent quelquefois des jours et des nuits à des débauches continuelles, et l'on ne peut espérer de gagner une place dans leur cœur, sans avoir le verre à la main. L'amitié chez eux se cimente par le vin. Celui qui boit le plus passe en Suisse pour être le plus aimable. Un homme, dont l'estomac

contient six ou sept bouteilles de vin, est aussi recherché dans leurs fêtes, qu'un poète ou un auteur gracieux l'est en France dans les parties de plaisir. »

Ivrognes ! — Au souverain degré ! — Ce superlatif était des plus choquants. Enfin, crime plus grave encore, le marquis estimait que les Suisses n'étaient point grands philosophes, qu'ils n'avaient point d'auteurs qui eussent fait parler d'eux. Il leur concédait le bon sens, mais il leur refusait l'esprit, et il disait :

« Un poète chez eux est un animal aussi rare qu'un éléphant à Paris. En général, leurs bibliothèques sont composées de moins de volumes qu'il n'y a de tonneaux de vin dans leurs caves. »

Il faut reconnaître, Mesdames et Messieurs, que c'étaient là des propos singulièrement désobligeants et téméraires. Mais ne prenez pas la peine de vous mettre en colère contre l'auteur. Il allait expier cruellement ses irrévérences ; un bataillon de vengeurs se levait contre lui.

L'assaut commença d'une façon timide et médiocrement brave. Une lettre anonyme, adressée au *Journal Helvétique* au mois de juin 1739, prétendait révéler au public certains faits privés qui n'étaient point, paraît-il, à l'honneur du marquis. Le *Journal*, avec raison, refusa d'insérer ces insultes masquées. Mais le marquis ne perdit rien pour attendre. Dans la *Bibliothèque germanique*, qui paraissait en Hollande, un Suisse avait pris fait et cause pour sa patrie ; il avait relevé les paroles mal sonnantes et les bévues du Provençal et lui avait reproché en particulier de prendre le Pays de Vaud pour un canton. Tout en lui reconnaissant du talent et du

savoir, il l'engageait à quitter le ton d'oracle, à se donner moins d'encens, à se laisser moins aller à la satire. L'article était signé G. W. D'Argens n'avait pas l'humeur endurante ; c'était là son moindre défaut ; il riposta vertement et traita son adversaire de façon cavalière. Il se trouva que le mystérieux G. W. était le général de Warnéry, personnage assez hérissé de sa nature, le même qui vingt ans plus tard accusa Voltaire de corrompre l'innocence des Lausannois en introduisant dans la ville le goût des plaisirs. Le général, outré de ces invectives, rappela, dans une lettre adressée au *Journal Helvétique*, qu'il avait exercé dès sa jeunesse un certain métier où il n'était pas fort accoutumé à de pareilles douceurs. Et il fit insérer une série de pièces contre le marquis. Ah ! M. le marquis prétendait qu'un poète était aussi rare en Suisse qu'un éléphant à Paris ! Eh bien ! c'était en vers qu'on allait lui répondre ! Venait d'abord un quatrain :

D'Argens te dit injure sur injure
Pour l'avoir osé critiquer,
Sage méthode et la plus sûre
Quand on n'a rien à répliquer !

Suivait un rondeau en style marotique. C'est le général qui était supposé parler :

J'en suis tout fier. Un moderne Socrate
(Ou soi-disant), dont le renom éclate
En si hauts lieux, vient à se ravaler
Jusqu'à vouloir avec moiquereller... etc.

On entendait prouver au médisant marquis que la poésie fleurissait à Lausanne. La preuve était-elle concluante ? Je me garderais bien de décider : vous pouvez juger vous-mêmes.

(A suivre). Georges Renard.